

LIRE ET ÉCRIRE À LA PREMIÈRE PERSONNE

Les souvenirs que j'ai évoqués en ouverture montrent les deux moyens par lesquels un enfant, ou un jeune adolescent, peut s'identifier à une lecture : le fantasme, ou la voix qui raconte. Ou, pour dire les choses un peu autrement : le mythe, ou le récit réaliste. Les deux premiers livres que j'ai cités appartenaient plutôt au genre fantastique : ils racontaient, à la troisième personne, des histoires au bord de l'impossible. Le dernier proposait au contraire, dite à la première personne par une enfant de mon âge, une histoire quotidienne, dont je savais qu'elle était fictive, mais vraisemblable. Je vais prendre le problème du côté de l'écriture, puis de la lecture. PAR PHILIPPE LEJEUNE*

Comment un enfant en arrive-t-il à l'écriture d'un récit à la première personne ? – Continuons à rassembler nos souvenirs... Au départ, il y a la lettre, vécue comme substitut de la parole : on donne des nouvelles, on exprime un sentiment à *quelqu'un*. Le contact est plus important que le contenu, qu'on a du mal à formuler. On picore, on juxtapose deux ou trois faits, qui peinent à s'organiser en récit... L'école vient alors à la rescousse : c'est là qu'on apprend vraiment à construire des séquences élémentaires, d'abord à la troisième, puis à la première personne... Pierre Clanché, disciple de Freinet, à partir de l'étude de textes « libres », en est arrivé à la conclusion que c'est vers dix ans que la compétence « autobiographique » (raconter une chose qui vous est arrivée) est en général acquise (*L'Enfant écrivain*, Le Centurion, 1988).

Les écrits d'Ariane Grimm

Ses observations recourent celles que j'ai pu faire à partir de l'étude d'un cas particulier, les écrits d'une jeune enfant, Ariane Grimm (1967-1985). Fille de parents séparés, Ariane a dessiné et écrit avec passion *presque avant de savoir écrire*. De sept ans à dix ans, elle se lance dans deux directions : la réalité et la fiction. Côté réalité, elle s'essaie à tenir un journal, pour apprivoiser le temps. De sept à huit ans, elle fait cinq tentatives, plus ou moins vite abandonnées, sur des petits carnets de tailles diverses, ou des fiches. C'est difficile d'être fidèle à soi dans la durée : tout s'émiette et s'effiloche. Les bribes notées ne « prennent » pas, même si les tentatives sont de plus en plus suivies. On voit apparaître, vers la fin de l'année, des ébauches de construction (liste ou récit). Au dos de son dernier carnet, elle ouvre une rubrique « Impressions des choses », où elle tient une comptabilité de ses rêves, qu'elle classe en catégories plus ou moins étranges (c'est normal pour des rêves), genre « Faux cauchemar qui rit », etc. C'est un début d'autoportrait. Sur une feuille à part,

elle évalue (et essaie d'expliquer), à six mois de distance, les difficultés qu'elle a à s'intégrer à l'école. C'est un essai d'autobiographie. Mais ce sont des tentatives sommaires, sans lendemain. Dans l'immédiat, c'est ailleurs que se construit son « identité narrative », comme dirait Paul Ricœur. Elle écrit des contes, compose des albums illustrés, des bandes dessinées, elle trie, pastiche, réinvente ses lectures. Elle apprend ainsi à mener un récit avec début, milieu et fin, à se projeter dans des rôles, à mettre en jeu des valeurs. C'est dans l'imaginaire que se construit sa personnalité. Elle invente une version féministe de *Lucky Luke*, avec une cow-girl montant une jument qui s'appelle « Black Beauty ». Elle se forge un double, « Limine », qu'elle dessine sans fin et qui l'accompagnera au long de son adolescence, et s'introduira même dans son journal. Car le temps ayant passé, vers dix ans, elle s'est de nouveau essayée à tenir un journal et, cette fois, cela a marché (ce journal, tenu jusqu'à l'âge de seize ans, sera ensuite relayé par la correspondance avec une amie). Elle est devenue capable de noter des faits (comme dans ses premiers journaux) de manière à ce que ça s'enchaîne et fasse sens (comme dans ses premières fictions).

Le chemin de l'histoire

L'enfant reproduit l'évolution de l'humanité : d'abord écartelé entre le mythe et la chronique factuelle, il finit par trouver le chemin de ce mixte qu'est l'histoire. Le problème des éducateurs est de savoir comment intervenir pour faciliter cette maturation. A partir de quel âge faut-il proposer à l'enfant, en plus des mythes, contes et histoires qui l'aident à se structurer sans s'en rendre compte, des textes écrits à la première personne qui vont l'amener à une certaine intériorisation et réflexivité ? Faut-il que l'adulte prenne l'enfant au piège d'une sorte d'appeau, en mimant les productions « naturelles » à cet âge ? Mais un enfant prendrait-il vraiment intérêt à lire les balbutiements d'un autre enfant ? Ne faut-il pas plutôt imiter l'énonciation enfantine, mais en la dotant en douce de vertus structurantes qu'on ne trouve pas dans les productions

* Philippe Lejeune est également l'auteur des « Lectures d'enfances » de ce numéro.



naturelles à cet âge ? La littérature pour la jeunesse à la première personne est une sorte de négociation : l'adulte fait semblant de se couler dans une énonciation juvénile pour amener l'enfant ou l'adolescent à assimiler des formes élaborées. Jeu difficile, le risque étant que parfois le mime ne sonne pas tout à fait juste.

Cette négociation m'en rappelle une autre. Je me souviens des exercices de « rédaction » que nous proposait notre professeur de troisième (c'était à Paris, en 1951), sur des thèmes de réflexion psychologique ou morale, que nous étions censés traiter en nous appuyant sur des exemples tirés de notre expérience. Il nous apprenait à *faire signifier* notre vie : le plan du devoir, le sens à tirer, étaient fournis d'avance ; nous n'avions qu'à remplir et développer. C'était amusant, parce que nul n'était tenu au pacte autobiographique : on pouvait gaiement inventer. Je ne m'en privais pas. On singeait les modèles adultes. C'est un peu l'exercice qu'on propose aujourd'hui en France aux élèves de troisième, classe qui a l'autobiographie au programme.

Entrer dans la danse de l'écriture

J'essaie de me souvenir de ce qui m'a « formé » à écrire un journal (j'ai commencé le mien en octobre 1953, à l'âge de quinze ans). Est-ce la lecture de romans à la première personne ? Je ne crois pas, pour la simple raison qu'ils étaient excessivement rares. Tout a beaucoup changé depuis, me semble-t-il. En ces temps-là, on passait directement de la littérature pour enfants à la littérature pour grandes personnes, de Jules Verne à Lamartine ou Zola. Les romans pour pré-adolescents ou adolescents

n'existaient guère. Je me souviens seulement d'avoir lu, à treize ans, une édition abrégée pour la jeunesse des *Thibault*, de Martin du Gard, livre qui m'a donné une première intuition de l'amour. Certes, j'avais lu toute l'œuvre de Colette Vivier, pour une raison familiale – l'auteur était cousine germaine de mon père, et marraine de ma sœur aînée, à qui elle donnait tous ses livres. Mais qui connaît encore aujourd'hui ces chefs-d'œuvre que sont *La Maison des Petits Bonheurs* (1939) ou *La Maison des Quatre-Vents* (1946) ? Qui connaît surtout les délicieux *Almanachs du Gai Savoir*, huit volumes annuels (1940-1948) où chaque mois Rémi et Didine, toujours âgés de dix ans, venaient à tour de rôle, les yeux hors de la tête, vous faire une chronique de leur vie quotidienne ? Colette Vivier savait « attraper » le langage des enfants, et sourire par derrière, un peu comme Goscinny dans *Le Petit Nicolas*. Quant à *Entrez dans la danse*, c'était déjà la pré-adolescence, comme on dit aujourd'hui, avec une voix qui pouvait ressembler à la mienne : c'était très efficace à la lecture, mais je ne pense pas que cela ait pu me servir de modèle d'écriture. S'identifier, sur le plan imaginaire, et s'approprier, sur le plan pratique, sont deux démarches complémentaires, mais tout de même différentes. Je devais sentir que, dans sa perfection, le langage de Christine était hors de ma portée. C'est par des apprentissages plus humbles, plus laborieux, que je suis entré dans l'écriture à la première personne. J'en vois trois : les « rédactions » dont j'ai parlé ; les lettres quotidiennes envoyées pendant neuf mois à ma famille, à quatorze ans, quand un séjour en préventorium m'a séparé d'elle (j'y ai appris à raconter agréablement, et à mentir par omission) ; et surtout mes poèmes. J'en écrivais depuis l'âge de neuf ou dix ans. Ils faisaient sourire (ou rire) ma famille ; moi, je les trouvais beaux.

Naissance d'un journal

Là aussi, j'ai suivi l'évolution de l'humanité, en passant de l'épopée au lyrisme intime, de la troisième personne à la première, de la fiction à la confidence. Au début j'imitais Hérédia ; au milieu Lamartine ; à la fin Baudelaire. A la fin, surtout, mes poèmes se sont échevelés en vers libres, en notes cursives, j'avais trop de choses à dire, à raconter, à analyser, ça ne tenait plus en alexandrins, ça a débordé en prose et c'est devenu mon journal. Ce journal n'est pas né de la lecture de journaux, fictifs ou réels (j'ignorais Anne Frank), mais du croisement entre mes poèmes et Cicéron. J'ai commencé en m'écrivant des lettres à moi-même, qui pastichaient le rituel des lettres latines :



Philippus animo suo salutem dat. Je mettais la date, je me lançais, et ça marchait. – Je suis désolé de vous encombrer avec mon histoire, la manie autobiographique, visiblement, ne m'a pas quitté. Mon propos est, sur mon exemple, de montrer l'envers de la littérature pour la jeunesse: la littérature *par* la jeunesse. Les adolescents pour lesquels on formate habilement des productions *ad hoc* sont parfois eux-mêmes des *écrivains* épisodiques ou acharnés. Marie-Claude Penloup a fait une enquête très éclairante sur ces pratiques, répondant au cri de désolation qu'on entend parfois: «Ils n'écrivent plus!» (*L'écriture extra-scolaire des collégiens*, ESF, 1999).

Journaux réels et journaux fictifs

Au seuil de ce dossier, qui va évoquer, entre autres ouvrages, quelques « journaux de bord » imaginaires, il est bon de s'interroger sur la rareté, dans la production imprimée, des *vrais* journaux d'adolescents (alors que dans la réalité, ils fourmillent!) On pense bien sûr d'abord à celui d'Anne Frank: mais il faut savoir qu'Anne Frank a elle-même *réécrit* et *recomposé* son journal en vue d'une publication (tâche que son père a menée à bien, puisque l'arrestation avait interrompu son travail). Une partie de la force du livre publié vient d'un élément qui n'est pas de son fait: cette interruption même, et sa mort. C'est la différence essentielle entre un journal publié qu'on lit, et un journal qu'on tient soi-même: dans le livre, on connaît la fin (heureuse ou tragique), alors que dans la réalité de notre vie, le journal est, chaque jour, une histoire qui débouche sur l'inconnu, menant à une suite dont on n'est pas vraiment maître. Les journaux publiés nous donnent le frisson de la contingence, avec l'apaisement promis d'une conclusion nécessaire. Même authentiques, ils sont du côté du destin. Et, presque toujours, ils ne sont pas reproduits littéralement. On gomme, pour l'édition, les faiblesses de style, les naïvetés, les répétitions. On recompose, pour souligner la cohérence dramatique. On élague aussi, pour ne pas gêner les proches. Un brin de toilette, un brin de censure. C'est ainsi qu'a été réécrit l'excellent journal de Stéphanie, *Des cornichons au chocolat* (Lattès, 1983) sous la houlette de l'écrivain Philippe Labro. Le journal de Julie David, *Ça bouillonne dans ma tête* (L'Harmattan, 1995) reproduit l'original, mais sa fin a été composée avec déjà l'arrière-pensée d'une publication. Le plus fidèle de tous est le journal d'adolescence d'Ariane Grimm, dont j'ai évoqué les débuts enfantins: *La Flambe* (Belfond, 1987). Ces journaux,



ILLUSTRATIONS DE BEUVILLE. TIRÉES DE DIFFÉRENTS ALMANACHS DU GAI SAVOIR

tous de filles, donnent des versions différentes de la crise d'adolescence. Mais on peut lire aussi quelques journaux héroïques et toniques d'adolescents affrontés à la guerre ou à la maladie: *Une jeune fille libre*, de Denise Domenach-Lalich (Ed. des Arènes, 2005), une lycéenne des années 40 qui entre en Résistance, ou *Je vous ai tous aimés*, de Johann Heuchel (Seuil, 1998), un adolescent qui lutte, jusqu'à la mort, contre la mucoviscidose.

Les journaux réels, bouillonnants, parfois inégaux ou hirsutes, souvent longs, et de toutes façons exceptionnels dans la production imprimée, sont assez différents des journaux fictifs, calibrés, mieux lissés, courts et efficaces qui servent de véhicules à des narrations éducatives dans la littérature pour la jeunesse. Ce contraste ne date pas d'aujourd'hui. Le genre même du roman-journal s'était développé au XIX^e siècle dans la littérature pour la jeunesse avant même de pénétrer la littérature pour adulte. Le problème est de savoir si le but est de mieux faire passer l'histoire (cas général) ou de proposer un modèle possible d'écriture. Sans doute ai-je eu tort, à partir de ma propre expérience, d'insister sur le côté « atelier » que peut prendre la lecture. Posons donc un instant la plume et, en toute simplicité, écoutons ces voix qui s'adressent aux adolescents d'aujourd'hui pour les aider à vivre.